

## Éditorial

Jacques DOFNY

---

Volume 1, Number 1, mai 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001194ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001194ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

DOFNY, J. (1969). Éditorial. *Sociologie et sociétés*, 1(1), 3–6.

<https://doi.org/10.7202/001194ar>

## Editorial

---

Les vingt dernières années ont vu se développer dans la plupart des pays du monde un enseignement, une recherche et une application de la sociologie. L'enseignement puisait largement dans la tradition sociologique des pays occidentaux, industriellement les plus avancés; la recherche n'était souvent qu'une application locale aux problèmes sociaux des méthodes d'analyse des pays dominant la scène intellectuelle. La sociologie était principalement le reflet, l'expression, la conscience de ces sociétés placées au sommet de la stratification internationale.

Telle fut l'amorce de toute réflexion sociologique. Mais au fur et à mesure que se développait la formation des sociologues, et que des crédits étaient affectés à la recherche, l'autonomie des problématiques nationales, régionales ou locales s'est dégagée. Ces problématiques multiples remettaient en question des schémas théoriques bien établis: la signification de nombreuses institutions sociales, économiques ou politiques différait d'un continent et d'un pays à l'autre, les mêmes concepts ne définissaient pas des conduites sociales identiques, les visées des mouvements sociaux variaient d'une structure sociale à l'autre. Une dialectique s'établissait donc de la théorie aux recherches et de celles-ci à celle-là. L'extrême diversité des problématiques mettait en question l'unité théorique jusque-là atteinte, mais l'effort théorique introduisait à son tour, à l'aide de modèles intermédiaires, un certain ordre dans des phénomènes trop souvent considérés dans leur pure diversité empirique.

*Sociologie et Sociétés* cherche à rendre compte de ces phénomènes nouveaux dans le développement de la sociologie : être un moyen d'expression des grands courants théoriques et méthodologiques contemporains, faire apparaître la problématique des sociétés particulières et poursuivre l'intention originelle de la sociologie générale.

\*  
\* \* \*

Publiée par les Presses de l'Université de Montréal, *Sociologie et Sociétés* ne manquera pas de privilégier les recherches qui sont effectuées au Québec, non seulement parce que c'est un terrain de recherche immédiat mais parce que la société québécoise présente des caractéristiques particulièrement originales. C'est le lieu de rencontre unique de deux cultures maîtresses des sociétés modernes: française et anglo-saxonne. Comme beaucoup de sociétés latines, elle a accédé plus

tardivement à l'économie industrielle, mais elle a atteint rapidement un niveau élevé dans l'échelle internationale; de ce point de vue, elle apparaît aujourd'hui comme la société latine dont le revenu moyen est le plus élevé. Mais, comme beaucoup d'autres sociétés contemporaines, elle cherche dans un nationalisme économique et politique une nouvelle définition de son identité collective. Enfin, elle accueille un nombre élevé d'immigrants, et leur acculturation beaucoup plus fréquente dans la société canadienne-anglaise indique bien le statut économique et politique du Canada français dans le Canada et en Amérique du Nord.

Pour toutes ces raisons, le Québec constitue un étonnant laboratoire social. Est-ce l'orientation contemporaine de la sociologie vers les comparaisons internationales, interethniques, intersociétales qui expliquerait sa croissance accélérée dans ce milieu ? Peut-être, dans la mesure où ces trois types de problèmes sont rarement étudiés à l'intérieur d'une même société industriellement avancée.

Mais la société québécoise, très majoritairement canadienne-française (80,6%), présente encore ce trait d'une forte différenciation de son milieu ambiant, par son histoire, sa langue, ses traditions politiques, économiques, administratives, religieuses, scolaires, et ses productions artistiques. Il ne s'agit pas, cependant, d'un groupe ethnique parmi d'autres dans le continent nord-américain, mais d'une société entièrement constituée, disposant de pouvoirs politiques étendus, s'exprimant dans un parlement et par un gouvernement dont la juridiction est exclusive dans de nombreux domaines économiques, sociaux et culturels. Le Canada, en effet, présente des caractéristiques inverses de celles des États-Unis: c'est le contraire d'un *melting pot*. Ce n'est pas une société où les groupes ethniques se sont fondus. Chacun a campé sur son territoire. Mais les nouveaux arrivants ont souvent tendance à suivre la loi du plus fort. Les taux de natalité comparés des Canadiens anglais et des Canadiens français tendant à s'égaliser, les immigrants peuvent faire pencher la balance du pouvoir définitivement au Canada, éventuellement — à long terme — au Québec. De cette mosaïque verticale, selon l'expression de John Porter, il est difficile de prédire l'avenir.

La société québécoise, isolat latin en Amérique du Nord, subit en outre l'attraction de l'empire économique le plus puissant qui ait jamais existé. Mais aussi, la production culturelle de cette énorme machine envahit le Québec de ses modèles, au moment même où les communications modernes permettent aux Canadiens français de renouer avec les pays francophones leurs échanges de façon intense et sans cesse accélérée. C'est pour eux, jusqu'à un certain point, un retour aux sources, comme c'est pour les francophones la découverte stupéfiante d'une Amérique française dont la plupart n'imaginaient pas l'ampleur quand ils se souvenaient de son existence. La société québécoise se trouverait selon ces faits dans la situation caractéristique d'un défi dont certains groupes minoritaires ont profité pour former et exprimer leur personnalité collective, mettre en jeu leurs dispositions créatrices, leurs capacités d'invention sociale. L'importance de cet enjeu expliquerait à son tour cette croissance accélérée de la sociologie tant cette confrontation socio-culturelle interne et externe pose des problèmes que la société est contrainte de résoudre rapidement.

De cette confrontation, la sociologie n'est pas absente, puisqu'elle est le lieu de nombreux affrontements théoriques et méthodologiques entre une sociologie européenne et une sociologie américaine. Épurer le vocabulaire sociologique du sens commun non scientifique est une entreprise qui se situera très souvent aux frontières de l'anglais et du français. L'épurer de ses emprunts trop imprécis à la philosophie, à la biologie ou à la physique ne nous conduirait pas moins sur des frontières qui ne seraient pas que scientifiques.

Mais il est des difficultés théoriques et méthodologiques que rencontrent toute sociologie et toutes les sociétés où il s'en fait. Dans ces sociétés en pleine transformation, l'une des moindres n'est certes pas la tentation du prophétisme, de quelque nom savant qu'on l'affuble. En sens inverse, la « calculite aiguë » qui croit terminée la recherche lorsque le dernier  $\chi^2$  est tombé de l'ordinateur, n'est pas moins redoutable. « À vrai dire, écrit Peter L. Berger, la grande majorité des sociologues ne connaissent guère autre chose de la statistique que sa vulgate, et ils la traitent à peu près avec ce mélange de crainte, d'ignorance et de manipulation timides dont userait un pauvre prêtre de village à l'égard des puissantes périodes latines de la théologie thomiste. »

Plus profondément encore, il y a une certaine représentation de l'*homo sociologicus* qui varie de continent à continent. Il est banal de rappeler que l'accent est placé sur les notions de tensions, de conflits, de dialectique, de totalité dans la sociologie européenne, alors qu'il est placé sur celles d'intégration, de fonction, de déviance, de relations interpersonnelles dans la sociologie américaine. Il existe en réalité un rapport très étroit entre les concepts et les méthodes de la sociologie et les sociétés où elle se conçoit et s'applique.

La sociologie contemporaine connaît bien d'autres débats; ceux qui ont été mentionnés plus haut en constituent un échantillon. L'ambition de cette revue serait de les faire progresser; elle accueillera donc, par privilège, toute polémique scientifique qui, s'attaquant aux points les plus névralgiques, ferait franchir une étape à la connaissance scientifique des faits sociaux.

\*  
\*      \*

*Sociologie et Sociétés* est présentement l'œuvre conjointe des sociologues de l'Université de Montréal et de l'Université Laval. Mais elle est, bien entendu, ouverte à toutes les collaborations des nouvelles universités qui sont en train de naître au Québec. Elle se doit, au moment de sortir son premier numéro, de saluer son prédécesseur, *Recherches sociographiques*, publié depuis dix ans par les Presses de l'Université Laval. Les deux équipes de rédaction ont envisagé à un certain moment de fusionner en une seule revue, mais après de sages tractations il parut, à tous, qu'il valait mieux poursuivre ensemble deux efforts parallèles: *Recherches sociographiques* recueillant les matériaux d'une sociographie proprement québécoise, ouverte à toutes les sciences sociales et où qu'ils soient produits; *Sociologie et Sociétés* abordant les problèmes plus spécifiquement sociologiques et s'efforçant même délibérément de publier sur un même thème des recherches faites ici et ailleurs. Il y a une volonté de ne rien perdre du social québécois d'un côté, et, de l'autre, une volonté de ne rien perdre d'un débat sociologique qui n'a pas de

frontières. Pour symboliser cet effort commun, le comité de direction de chacune des revues est de droit membre du comité de rédaction de l'autre. On peut appeler cet accord de plusieurs noms qu'on emprunterait au langage des constitutionnalistes en un temps et un pays où ils ont la langue bien pendue. On y verra aussi, nous l'espérons, un fruit de l'imagination sociologique.

JACQUES DOFNY